

Fêtes : un «5 Juillet» sous embargo et la fin du couffin de la piété

Longue pause festive. De la célébration, quasiment confidentielle, de l'indépendance à celle, réellement populaire de l'Aïd, le pays a connu une brève halte, vécue, par contre, différemment. En effet, selon que l'on fasse partie de cet «happy few» qui désigne la société politique ou, au contraire, l'on se contente de n'être que parmi les gens de peu d'importance, le temps des Aïds fut célébré sur des modes et des registres diamétralement opposés.

Chez la première citée, il fallait impérativement se soucier du devoir d'allégeance politique à l'occasion d'un 5 Juillet que le pouvoir a, depuis longtemps, soustrait à l'enthousiasme populaire. A l'inverse, les petites gens devaient tout simplement patienter un jour de plus avant de se déployer en accolades afin de rendre grâce au Divin pour lequel elles jeûnèrent 30 journées de suite.

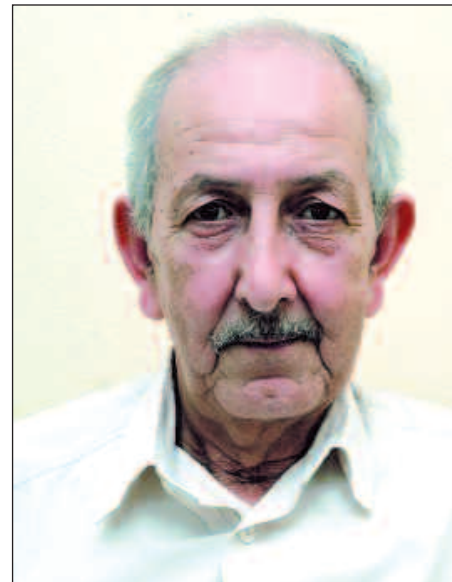
Nous voici donc dans la possibilité de disserter aussi bien sur un événement historique que sur un traditionnel repère religieux qui, fait rarissime, ont coïncidé, à un jour près. En somme, la convergence de ces fêtes nous oblige à notre tour à voyager d'un sujet à l'autre.

Au début, il y eut chronologiquement ce 5 Juillet qui ne se célèbre plus que dans l'incompréhensible huis clos du pouvoir. 54 ans après son instauration, la «fête» de l'indépendance n'a-t-elle pas, en effet, été vidée définitivement de son sens originel jusqu'à ne servir que de date dans l'agenda des promotions des casernes et des petits-

fours du palais entre caciques ? Pourtant, au regard de son histoire tourmentée, l'Algérie demeure parmi les nations qui ont le plus besoin de maintenir intacte la célébration de sa résurrection. Car, pour au moins cette raison, la solennité marquant l'acte fondateur ne devenait-elle pas moralement un devoir ? Hélas, c'est ce qui est totalement ignoré actuellement. Une dépréciation de la geste historique qui a fini par ronger le sentiment patriotique. Fallait-il à ce propos rappeler que le recours aux célébrations est loin d'être un luxe et que la communion collective demeure au centre de la pédagogie des peuples et de la validité des pouvoirs ? En effet, ce sont précisément les symboles à fortes connotations patriotiques qui permettent le ressourcement dans le creuset de la nation. A ce que l'on sache, il est difficile de qualifier de «chauvinisme» le fait d'aller à la rencontre de son pays. Et surtout d'en manifester de l'orgueil à son sujet. Et quand bien même la démagogie officielle s'y inviterait avec ses desseins claniques, cela n'altérerait guère le sens cardinal de la communion citoyenne. Le «5 Juillet», dont l'évocation est tombée en désuétude après avoir été la balise de la mémoire collective, méritait bien mieux que ces lectures à la sauvette des «Fatiha» auprès des stèles et les échanges de privilèges entre les caciques. Dépouillée de son inscription dans le marbre de l'histoire nationale, l'effacement insidieux de cette date est en train d'aggraver ce mal national connu sous le vocable de l'amnésie !

Après donc le mirage de la renaissance d'une nation ce fut la

fin de l'abstinence, dictée par les canons de la religion, qui lui succédera. Une grandiose annonce qui a mis en lumière l'éternel esprit grégaire des petites gens n'ayant que de basiques besoins et d'ordinaires attentes. Or, Aïd El-Fitr, comme son qualificatif l'indique, n'est rien d'autre que le retour aux comportements habituels. Ceux qui ponctuent les jours profanes par d'autres épreuves pour surmonter les infernales privations dues à la misère. C'est que les lendemains d'un Ramadhan de la piété œcuménique ne sont jamais chantants ! Bien au contraire, c'est le malheur qui reprend ses droits aux portes des grands pauvres. Ainsi, chaque jour qui se lèvera dorénavant ne sera annonciateur que de la même quête. Car, enseigne-t-on, hormis la période vertueuse destinée à purifier la Ouma par le biais du carême et le devoir de solidarité, celle-ci atteint chaque fois son terme avec la fin du Ramadhan. Toutes les contradictions de l'interprétation littérale entre le sacré et le profane apparaissent effectivement dans le cas précis des fonctions dévolues à ce fameux mois. L'établissement d'une sacralité marquée par une parenthèse temporelle à laquelle succède une permissivité sans limites le reste du temps souligne l'ambiguïté d'une éthique à géométrie variable. Celle qui s'accommoderait d'un retour à l'indifférence. Or, ce sont là des attitudes quasi-amorales qui auraient dû interpeller depuis longtemps les «foukaha», eux qui n'hésitent jamais à surenchérir sur les strates sociales fragiles. Sujets et objets de la prédication politico-religieuse, celles-ci n'ont-elles pas constitué, durant ce dernier quart de siècle, la marge de



Par Boubakeur Hamidechi
boubakeur.hamidechi@yahoo.fr

manœuvre idéale des courants intégristes ? A travers le déploiement de l'entraide organisée par l'action caritative des mosquées, ils supplantèrent puis disqualifièrent l'Etat qui a fini par se consoler d'un lamentable rôle de croupion au service de la locomotive des prédicateurs de tous bords. C'est ainsi que, durant des dizaines d'années, les mêmes effets désastreux ont mis en exergue le mimétisme de la puissance publique au point d'en être réduite à la fonction subalterne de cantinière des jours de carême.

Désormais, les jours d'après-Ramadhan commencent à défilier avec leurs lots de désenchantés qui savent, d'expérience, que leur précarité sociale n'est jamais soluble dans l'aléatoire sollicitude des tartufes du Ramadhan et encore moins dans celle d'un pouvoir politique qui se renie à chaque lune... de l'après-carême.

B. H.

Le Soir sur Internet :
http://www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

Le jour où notre dinar chaussera des skis...

Accidents de la route. 2 morts dans le renversement d'un camion frigorifique. En même temps, dans toute situation, il faut voir le bon côté des choses. La...

... chambre froide est déjà là !

Des miettes de makrout de l'Aïd encore collées à leur moustache, les experts financiers vous le confirmeront pourtant: le dinar continue sa glissade. Il glisse ! Il glisse ! Il glisse inexorablement. Ouvrez n'importe quel journal sérieux, ce qui ne devrait pas constituer une tâche ardue ni ne vous prendra trop de votre temps, et vous y lirez que «le dinar a encore glissé de façon spectaculaire ces dernières heures». Et c'est là que, moi, je me pose la seule question qui vaille à mes yeux de myope d'être posée : comment se fait-il qu'avec un dinar qui glisse aussi bien, aussi vite, aussi longtemps et avec autant d'abnégation, nous soyons parmi les pays les plus nuls de la planète en ski ? Après la RASD, bien sûr ! Plus crument, comment, avec une monnaie locale aussi forte en glisse, les sports de... glisse en Algérie en soient à ce point à la traîne, comme sur une luge sans patins ? Des coaches qui ont ainsi appris au dinar à

glisser d'aussi belle et constante manière devraient pourtant pouvoir promouvoir les disciplines de glisse auprès des jeunes et des moins jeunes chez nous. Descente aux enfers pour descente aux enfers, qu'est-ce qui nous empêche alors de triompher dans tous les concours de descente que comptent les circuits internationaux ? Je dirais même plus, nous devrions être craints par toutes les nations «skieuses» dès l'apparition de l'une ou de l'un des nôtres sur une piste. Les glissades de notre dinar sont en théorie une garantie de gloire dans tous les géants et autres critères de coupe du monde de ski. Mais dans les faits, concrètement, le dinar n'est même pas arrivé à nous assurer un seul globe de cristal dans toute notre histoire toujours pas écrite de la glisse mondiale. Je le vis mal. Très mal. Et je dois bien l'avouer, je glisse même dans une forte déprime. Un seul truc pourrait m'aider à remonter la pente sans tire-fesses. Des assises nationales sur le dinar, sa glisse inexorable et les remèdes à cette situation glaçante. Des assises qui se tiendraient tout naturellement à Tikjda ou à Chréa, bien sûr ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

